

gens des jambes pour courir. Quand j'aurai quatre-vingts ans, je serai bien obligé de rester cloué dans mon fauteuil comme grand'mère Marguerite ; mais pendant ma jeunesse, je veux voir du pays. Rien de plus sot que le lierre qui meurt où il s'attache ; moi, je passerai partout et je ne m'attacherai nulle part."

Ainsi disait Petit-Pierre, et dès dix ans il effrayait ses parents par ses courses aventureuses. Il allait dans les villages voisins, dans la forêt, sur la montagne ; il naviguait sur la rivière. Quand par hasard il voyait passer dans le village quelques troupes de chanteurs et de bateleurs, il enviait leur sort, et il admirait les oripeaux dont ils sont couverts. — Chanter, briller et changer tous les jours de lieu, voilà le bonheur ! " disait-il en soupirant. Il avait une jolie voix, et quand il eut tiré à la conscription, il résolut d'abandonner le menuisier chez lequel il était compagnon, pour s'enrôler dans une de ces troupes nomades qui viennent donner des représentations dans les villages le jour de la foire. Son père et sa mère étaient morts, et il ne lui restait que sa grand'mère Marguerite, trop âgée pour s'opposer à son dessein : — "Petit-Pierre, lui dit seulement la bonne femme, tu sais ma façon de voir : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*. Maintenant, fais ce que tu voudras, et que Dieu te bénisse, mon enfant."

Deux ans après, Petit-Pierre revenait dans le village. Il était habillé à neuf et dans le dernier goût ; il avait une montre, les uns disent en argent doré, les autres en or : des breloques en chrysothème, une épingle, un lorgnon, des bagues, des souliers vernis. Il était jeune, sa voix était dans toute sa fraîcheur ; il était le premier comédien de la troupe nomade dans laquelle il s'était engagé. Il alla voir sa grand'mère, qu'il croyait éblouir de ses nouvelles splendeurs.

— Eh ! bien, lui dit-il, comment me trouvez-vous, grand'mère ? Avais-je tort de vouloir quitter le village, et me répéterez-vous encore votre vilain proverbe ?

— C'est selon, mon enfant. Te voilà bien beau, en effet. Jamais ton pauvre père n'a été mis comme tu es mis ; mais, en mourant, il t'a laissé quelques quartiers de terre et une petite maison, le tout à la sueur de son front. Les chardonnerets de nos champs sont mis encore mieux que toi, mais ils n'en sont ni plus fiers ni plus contents, je t'assure, quand vient la saison d'hiver et qu'ils ne trouvent plus rien à mettre dans leur bec. Pour que je puisse te répondre, il faut me montrer ta bourse.

— Ah ! pour cela, répondit Pierre en rougissant, ma bourse est un peu légère. Mais voyez cette montre, voyez ces bijoux, voyez ces habits ! Il a fallu d'abord m'habiller,

c'était le nécessaire ; plus tard, je mettrai le superflu de côté.

— Vois-tu, Petit-Pierre, répliqua l'aïeule, ce que tu appelles le nécessaire, c'est à mes yeux le superflu, et ce que tu nommes le superflu, c'est pour moi le nécessaire. Nous ne pouvons donc pas nous entendre, mon garçon.

Mais souviens-toi de mon proverbe : *Pierre qui roule...*

Avouez que cette grand'mère Marguerite, quand elle s'y mettait, était bien impatiente !

Heureusement, tout le monde dans le village ne pensait pas comme elle. Il y avait une jeune fille qui avait été la camarade d'école de Pierre, et qu'il avait toujours protégée ; elle était devenue une lingère, qui gagnait bravement ses quinze sous par jour, sans compter sa nourriture, en allant travailler en journée.

En voyant Pierre si beau et si reluisant, elle resta comme éblouie et elle l'appela respectueusement *Monsieur*. Pierre, qui avait eu pour elle de l'affection, la demanda en mariage, et les parents éblouis, comme elle du luxe d'un homme qui avait une montre d'or, des breloques et des souliers vernis, se laissèrent aller à l'orgueil d'avoir un gendre artiste. Après les détails voulus, la noce se fit. Comme le marié était un *Monsieur*, il fallut habiller la mariée en *Demoiselle*, et l'on dépensa une bonne partie de la petite dot en toilette et en faste. Pierre mit vingt francs au cierge, ce qui de mémoire de sacristain ne s'était pas vu dans le hameau. Il y eut un banquet qui coûta trois cents francs, et un bal plus beau que celui qu'avait donné le seigneur du lieu.

Après quoi la femme, comme de juste, suivit son mari. Pendant plus de huit jours, on ne parla au village que des noces de Pierre et de Sophie, et il y eut des jeunes filles qui en rêvèrent.

On fut plusieurs années sans avoir de leurs nouvelles. Les parents de Sophie disaient, de temps en temps, à l'oreille de leurs amis, que leur gendre leur avait fait entendre qu'il voulait faire le tour du monde. Probablement, il se trouvait dans cet instant à la cour de l'empereur de Russie, du roi de Prusse ou de Grand-Mogol, qui le comblaient de présents, ainsi que sa femme. Ils s'extasiaient d'avance sur les cadeaux qu'allait leur apporter leur fille. — Je ne lui demanderais, disait la mère, qu'une montre d'or et des boucles d'oreilles de diamants. — Moi, disait le père, je me contenterai d'avoir un cheval et une voiture bien suspendue, avec mon chiffre sur la caisse, comme le notaire du lieu, car je m'ennuie d'aller en charette comme mes voisins. Quand on est le beau-père d'un artiste, on doit garder sa position. — Pour moi, disait la jeune sœur, qui allait en apprentissage,